

L'INFINIE SOLITUDE DU RESCAPÉ

Souâd Belhaddad

Mémorial de la Shoah | « [Revue d'Histoire de la Shoah](#) »

2009/1 N° 190 | pages 397 à 406

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440981

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-397.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

© Mémorial de la Shoah. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'INFINIE SOLITUDE DU RESCAPÉ

par Souâd Belhaddad¹

Écrire sur l'expérience que fut le travail autour du Rwanda, comme on m'en a donné le privilège dans ces quelques pages ? En révéler les questionnements, les détours ?... Si cela me semble impudique et, de surcroît, sans utilité pour un lecteur, pourquoi, alors, avoir accepté de m'engager dans ce texte, refaisant ce voyage d'écoute et d'écriture que fut la rencontre avec le génocide des Tutsi au Rwanda, un voyage long parce qu'il dure encore ?

Parce que Marie, Esther, Théophila.

Et parce que toute opportunité de transmettre leur parole, d'une façon, d'une autre, sera toujours saisie. Marie, Esther, Théophila, parmi d'autres, bien sûr. Parmi d'autres, malheureusement.

Ce texte dira le va-et-vient qui se joue entre le rescapé qui se raconte et celui qui recueille sa parole. Ce texte dira comment des rescapés parlent, ce qu'ils disent, ou ne parviennent pas à dire. Et comment, face à eux, prétendre les comprendre, parce qu'on a désiré les écouter, se révèle finalement un leurre. Un rescapé est inatteignable.

Le chemin fut long pour parvenir à ce constat et pour admettre que jamais on ne rejoint ces naufragés. Je vais tenter de le parcourir à nouveau au travers de témoignages de Rwandais.

1. Journaliste et écrivain, auteur notamment avec Esther Mujawayo de *SurVivantes. Rwanda, dix ans après*, Paris, Éditions de l'Aube, 2004, et de *La Fleur de Stéphanie. Rwanda, entre déni et réconciliation*, Paris, Flammarion, 2006.

De la mémoire de la Shoah à la réalité du génocide des Tutsi

Si je me rappelle parfaitement ma stupeur, adolescente, face à la découverte des camps de concentration transmise par la lecture (on ne disait pas encore la Shoah, et rarement l'Holocauste), je n'ai jamais imaginé, au cours de mon existence, avoir à rencontrer des survivants d'un génocide. C'était comme si leur existence ne relevait que du livresque : je ne réalisais pas bien que cette tragédie n'avait alors que vingt ans.

Le rescapé des camps me bouleversait donc autant qu'il m'était abstrait (au moins jusqu'à l'apparition de Simone Veil dans le champ politique, dans les années 1970).

Paradoxalement, c'est pourtant grâce à cette mémoire perpétuée de la Shoah que j'ai aussitôt perçu la spécificité de cette parole, face aux victimes du génocide des Tutsi, au Rwanda, quelque 40 ans plus tard.

À une différence près. Les rescapés du génocide des Tutsi au Rwanda, je ne les ai pas lus, je les ai *entendus*. C'est par eux, directement, de vive voix, que m'a été racontée leur traversée de nuit et de brouillard.

Ils n'écrivaient pas encore². Ils parlaient, si on venait les écouter. Sinon, à peine le génocide fini, ils avaient aussitôt appris à se taire, pour préserver les autres, les non-rescapés, ceux qui ne pouvaient pas les entendre. Qui compatissaient avec eux, leur demandaient de raconter, puis, toujours trop tôt, les priaient d'interrompre leur récit « parce que c'est trop horrible ».

Les rescapés du génocide des Tutsi au Rwanda, je ne les ai donc pas lus, je les ai *entendus*. Leur voix, leur récit, leur silence. Et *vus*. Leur corps, leur cicatrice laissée par les coups de machette et barrant un visage, un crâne, leur regard de noyé. Cette confrontation physique suscite des réactions défensives que je n'ai pas décryptées tout de suite, comme telles. On croit vouloir écouter un rescapé sans envisager ce que sa parole déclenche en nous, c'est-à-dire parfois l'incapacité à l'entendre.

2. À l'exception du témoignage de Yolange MUKAGASANA, *La mort ne veut pas de moi* (avec Patrick May), Paris, Fixot, 1997.

C'est, en effet, l'expérience autour du Rwanda qui m'a révélé une douleur que je qualifierai des plus cruelles : la solitude du rescapé. Je tiens à être très précise : je ne parle pas de la solitude, je parle de « la solitude du rescapé ». Cette douleur-là est incurable. Elle est surtout *inouïe*.

L'inouï, littéralement, c'est ce dont on n'a « jamais entendu parler, ou rien de semblable ». Or, lors de mes premiers entretiens avec des survivants tutsi, je croyais en avoir déjà entendu parler. Je l'ai dit, la mémoire de la Shoah m'avait donné l'illusion – quelle illusion ! – de pouvoir comprendre des rescapés. En reportage pour la première fois au Rwanda, en 1998, j'étais venue spécialement pour les écouter, recueillir leur parole afin de la transmettre. Bien sûr, donc, que j'allais les comprendre !... N'était-ce pas « semblable » que de lire la parole des rescapés juifs ?

Je voudrais confier cette stupeur : j'ai douté de ce que les rescapés du génocide des Tutsi me racontaient.

Je n'ai jamais douté de ce qui a été écrit sur l'extermination des Juifs. Mais de ce qu'on m'a raconté au Rwanda, oui. Comme face à Marie, rencontrée en 1998, qui avait échappé à mille morts et qui était pourtant morte mille fois. Elle m'avait reçue chez elle. Une maison dont l'unique mobilier se répétait d'un intérieur à l'autre : une table en bois, deux ou trois chaises. En ombre chinoise, le profil encore adolescent de Marie, malgré ses trente ans, se dessinait avec netteté sur le mur bleu vif. Le regard étrangement voilé où se confondaient tristesse et douceur, elle parlait en fixant un point imprécis devant elle. C'était dérangeant.

Seule rescapée d'une famille de soixante membres, elle avait creusé sa propre fosse sur ordre d'un génocidaire qui, alors qu'elle se tenait tout au bord, s'est senti fatigué de sa journée de tuerie et convoitait une Primus, bière bien méritée après avoir tant « travaillé ». Quand, le lendemain, elle avait été arrêtée à un barrage, Marie avait suivi, presque docile, la colonne qui rejoignait le stade de Cyangugu pour y être massacrée. Ensevelie sous une dizaine de cadavres, elle avait été

laissée pour morte. Puis elle avait fini par échouer dans un camp de la zone Turquoise où, quotidiennement, des miliciens *interahamwe* poursuivaient leur épuration. Chaque soir, ils pénétraient dans le camp, vérifiaient s'il y avait de nouveaux arrivés et sélectionnaient avant tout les intellectuels. Elle ignorait, m'a-t-elle répondu quand je l'ai interrogée à ce sujet, si les militaires français étaient leurs complices ; mais comme j'insistais, elle avait précisé qu'ils n'empêchaient rien « quand certains d'entre nous étaient désignés pour mourir ».

Sa voix était insupportablement douce. Sans aucun plein ni délié. Mais elle aurait voulu raconter encore, indifférente à la nuit tombée. Et je m'impataient secrètement de son récit sans fin. Je n'avais pas encore entendu beaucoup de rescapés, je ne savais pas encore que leur récit jamais n'a de fin, car le génocide, en eux, jamais ne se termine. Et j'étais contrariée, je me disais qu'elle exagérait peut-être certains épisodes, confondait certains détails... Et puis le ton de sa voix – dont je découvrirais qu'il est le même chez la plupart des rescapés... Trop doux, trop proche du murmure, trop en contraste avec l'exceptionnelle violence qu'ils narraient. « Est-ce que c'est bien vrai ce qu'elle raconte là... ? », me demandais-je régulièrement.

Croire comprendre un rescapé : un leurre

Je ne savais pas encore que ce scepticisme était défensif. Je confondais donc vrai et crédible. J'avais mis cette réaction sur le compte de l'extravagance du récit de Marie et l'ai crue spécifique à cette interlocutrice. En fait, l'expérience s'est renouvelée à diverses reprises. Dans le site de Murambi, la première fois, avec un photographe, nous parcourons les salles où, pour mémoire, ont été conservés les corps des défunts, recouverts à la chaux. Lorsque le chiffre de 3 000 morts en une seule nuit nous a été communiqué, nous nous sommes aussitôt lancés dans un calcul pour évaluer la crédibilité d'une telle information, nous auscultons les lieux, avançant que des terres si belles ne pouvaient renfermer autant de cadavres. Nous ne voulions pas admettre ce pour quoi notre bonne volonté nous avait pourtant amenés jusque-là.

Je ne savais pas alors que douter, c'était se protéger de cet inouï. Car l'inouï, littéralement, c'est aussi « entendre parler d'une chose qui ne saurait être entendue ». Or, si le rescapé ne peut dire sa réalité, c'est avant tout qu'il la sait inaudible. Imperméable à l'ouïe. Et s'il répète son récit, c'est qu'on ne saura jamais assez l'entendre. Le rescapé est un être toujours seul « avec ça ». Je dois à Esther Mujawayo ce terrible enseignement.

Ma rencontre avec Esther, autre rescapée du génocide, aurait pu m'entretenir dans ce leurre de « comprendre ». Notre écriture commune³, nos échanges d'une rare profondeur à partir du génocide, l'exploration, ensemble, de cette énigme qui s'appelle le Mal ainsi que notre extrême amitié avaient tout pour conforter cette croyance. C'est le contraire qui s'est passé : en la côtoyant, j'ai mesuré combien je resterais éternellement éloignée d'elle. Dans nos ouvrages, Esther écrivait sur le génocide, moi, j'écrivais autour. Nous étions deux dans l'écriture, deux dans la volonté ferme de transmettre une mémoire, de la rendre universelle, mais elle était seule à la (re)vivre, à la porter. Parce que le rescapé est un être définitivement seul « avec ça ».

De la parole d'Esther, je n'ai absolument jamais éprouvé le moindre doute. Parce qu'elle m'a confié, très tôt, ce que nous avons décidé d'écrire :

Quand un rescapé raconte le génocide, il sent bien qu'on a du mal à le croire. [...] C'est trop. [...] Tellement, justement, qu'on se dit soi-même, rescapé : est-ce que ça s'est vraiment passé ? Est-ce que quelqu'un a vraiment pu faire ça ? Je sais pourtant que ça s'est passé, mais c'est comme si je ne voulais pas le croire. [...] C'est parce qu'un rescapé a lui-même du mal à se croire. Encore aujourd'hui, il m'arrive de me demander parfois si je n'ai pas imaginé certains détails, certaines scènes alors que je les ai même moi-même vécus, que je m'en souviens parfaitement. C'est parce qu'un rescapé a du mal à y croire. À croire au génocide qu'il a pourtant subi.

3. Esther MUJAWAYO et Souâd BELHADDAD, *Survivantes. Rwanda, dix ans après* (La Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2004) et *La Fleur de Stéphanie. Rwanda entre déni et réconciliation* (Paris, Flammarion, 2006).

Oh, il a bel et bien eu lieu notre génocide ! Ce que je veux exprimer n'est pas un doute historique. C'est quelque chose à l'intérieur de nous, de moi, quelque chose de confus, de fou. Un doute qui aurait à voir avec la démesurée folie des faits, bien plus qu'avec leur authenticité. On se dit : ce que nous avons vécu est insensé, pourtant on ne cesse d'en chercher le sens... Alors, bien sûr, cela rend fou. Ou, au mieux, confus.

Également :

Parfois, tu te demandes pourquoi ça s'est passé, tu te demandes comment c'est possible que ça se soit passé, comme ça, de façon aussi folle, parfois, tu te demandes même si ça s'est vraiment passé, tellement ça te dépasse... Et tu ne trouves jamais de réponse. Tu peux chercher les éléments qui ont favorisé ça, mais pas la cause. Parce qu'il n'y en a pas. Il n'y a pas de cause à un génocide. Alors qu'est-ce que tu peux faire d'autre que d'accepter que ça s'est soudain passé ? (*Soudain véhémente*) Mais je me dis : « Je ne vais quand même pas me tuer aujourd'hui parce que ça s'est passé. C'est le truc sur lequel je ne me tuerai pas ! » Voilà ce que je me dis.

Esther répète souvent les mêmes mots, dans une même phrase, sur le même sujet. Esther est une rescapée, elle n'échappe pas à ce symptôme de redite qui la désigne comme telle à travers le langage. Comme tout rescapé, le voyage qu'elle a fait, elle ne le racontera jamais, je veux dire jamais assez. Parce qu'un rescapé est éternellement seul « avec ça ». Il habite un ailleurs dont il n'émigrera jamais. Un ailleurs que ses journées, par des activités professionnelles, familiales ou autres, lui font parfois désert, mais rarement ses nuits⁴. Un ailleurs si intégralement et physiquement intrinsèque que le geste le plus banal peut aussitôt l'y renvoyer. Esther dit ainsi :

Moi, je l'ai vécu, et je l'ai survécu, j'ai fait un voyage là-dedans. Et quand on fait un voyage là-dedans, dans l'horreur, on n'a pas le luxe de s'en retirer ; on est dedans, on est dedans. Tandis que l'Autre, lui, celui qui écoute, il reçoit seulement l'horreur comme ça et il a le luxe, lui, ou le choix d'être en dehors, de ne pas supporter et de dire : « On stoppe l'horreur. » Lui, il peut cesser l'horreur d'écouter l'horreur, mais moi, je ne peux pas stopper puisque c'est cette horreur que je devais supporter, que je vivais... (*Silence*) Mais, en fait, on est fous, nous aussi, d'essayer d'accepter l'horreur. D'accepter le truc qui s'est passé, et de vivre après ce truc qui s'est passé...

4. Lire à ce sujet Marie-Odile GODARD, *Rêves et Traumatismes ou La longue nuit des rescapés*, Toulouse, Éditions Erès, 2003.

Même quand il se tient droit, et debout, et digne, et magnifique, le rescapé se noie. J'ai mis longtemps à saisir que, pour lui, non seulement le temps n'apaise rien, mais agit même inversement. Plus le sablier coule, plus le rescapé va mal. Plus le temps passe, moins il parvient à oublier. Or, tandis que lui n'oublie pas, tout alentour poursuit son cours. Lui reste figé dans son histoire, dans un temps qui ne s'écoule pas. Il y aura beau avoir de nouvelles moissons, de fertiles bananeraies, une vache ou plusieurs dans l'enclos, des naissances d'enfants, son temps à lui ne s'écoule pas. Le génocide gangrène le présent, même insidieusement, le souvenir n'accorde presque pas de répit, et ses nuits non plus, et ses nuits surtout pas. Un génocide est indéfiniment présent. C'est là sa force : continuer d'exister même lorsqu'il a cessé.

Il y a pire qu'un génocide. Entendre l'absence de demande de pardon de ceux qui l'ont commis, et revivre avec eux

Dans tout ce cheminement sur le recueil de la parole de rescapés, il y a eu trois phases. La première, déjà abordée, est celle du leurre : croire que l'on comprend un rescapé parce qu'on a voulu l'écouter. La deuxième est d'acquérir la conscience de ne jamais pouvoir le rejoindre. Et de découvrir, comme en écoutant Esther, cette fois sans plus de défense, qu'écouter autant que l'autre a besoin de parler, de dire et de répéter ne soulage en rien sa parole. Et de tenter de faire rivaliser ce sentiment d'impuissance avec l'écriture...

La troisième phase est celle du moment où les rescapés eurent à vivre l'épreuve du (non) pardon face aux génocidaires. Ce fut la plus terrible : c'était le sentiment non seulement de ne pas pouvoir les rejoindre (cela, je l'avais enfin admis), mais surtout celui de les abandonner à leur réalité, qui laissait hagard et dépassait l'inouï même du génocide. En 2001 furent créées les juridictions *Gacaca*. Entre 2003 (dans le cadre de la politique de réconciliation) et 2005, plus de 30 000 prisonniers ont été libérés. Beaucoup sont retournés sur leur colline. Où s'étaient réinstallés des rescapés.

Durant les *Gacaca*, il s'est agi de juger pour réconcilier. Le Rwanda est composé de Hutu et de Tutsi, et tous doivent vivre ensemble. Dont les génocidaires et les rescapés. Tenter de reconstruire cette cohabitation a consisté à proposer aux tueurs de révéler la vérité sur les lieux où gisaient les dépouilles de victimes, à demander pardon à leurs proches, en échange de réductions de peines ou de libérations. Cela a consisté à proposer aux rescapés d'entendre cette vérité et de recevoir un pardon qu'ils ont rarement obtenu d'une part, et qu'ils n'attendaient guère d'autre part.

Dans cette entreprise exceptionnelle, certains rescapés ont accepté d'aller sensibiliser des génocidaires à cette réconciliation. En devenant jurés dans ces tribunaux traditionnels, cadre pour les programmes de travaux d'intérêt général (TIG) ou les programmes de « développement et édification de la paix dans le Rwanda d'après-génocide ».

Personne au Rwanda n'avait imaginé que les tueurs parleraient. Personne surtout n'avait imaginé qu'ils en éprouveraient un tel besoin. Ils se soulagèrent parfois avec une telle indécence que certains rescapés ont été conduits au suicide.

Théophila, en juillet 2005, a été chargée de suivre les programmes de TIG. Sa tâche consistait à être à l'écoute des détenus pour, dit-elle, « savoir s'ils sont bien, s'ils ont besoin de quelque chose. [...] Dans mon travail, je dois aussi consulter les détenus sur leur bien-être. Par exemple : s'ils souhaitent une visite dans leur famille, ils en ont le droit, ils viennent me demander quand ce sera possible ». Aucun de ces prisonniers ne savait qu'elle était rescapée. À l'exception d'un seul : celui qui avait tué sa famille et qui était détenu dans ce camp. Théophila en parle :

La première fois que je suis arrivée dans le camp de Ruymba, j'ai eu très peur, pas physiquement, mais peur de me confronter au bourreau de ma famille parce que je savais que j'allais le voir et j'ignorais comment je pourrai bien me tenir. [...] Quand sur la liste des noms de détenus, j'ai vu le sien, j'ai senti un couteau tranchant à l'intérieur de mon ventre. J'ai poussé un cri. Mes collègues ont demandé : « Qu'est ce que tu as ? », et j'ai répondu

que non, je n'avais rien parce que je ne voulais rien dire à personne. [...] En 1997, j'avais reçu une lettre de lui pour nous demander pardon. Ce sont des lettres généralement écrites de la même manière. Ce n'est jamais : « Moi, j'ai fait ceci, cela » mais toujours « J'ai été entraîné, je n'ai pas tué... » Ces lettres sont dérangeantes. Mais au moins, moi, avec celle que j'avais reçue, j'ai pu me préparer à l'idée que le grand tueur de ma famille allait réapparaître dans ma vie. Tant d'autres ne s'y attendent pas.

Même si elle reste inimaginable, l'histoire de la Shoah est quand même devenue une mémoire collective. Une référence. Mais celle de l'après-génocide au Rwanda ne trouve aucune référence possible dans l'Histoire, dans l'Humanité. Que dire d'une telle situation ? Qu'en écrire ? La parole est de trop, le silence aussi, l'écriture est déconcertée. La réalité du Rwanda est unique et exige sans doute d'inventer une langue et des concepts nouveaux. Car écouter Théophila parler de son (non) choix de se confronter aux tueurs de sa famille et de tenter de les convaincre de reconstruire une nation commune – sans que ces derniers éprouvent ou expriment ni remords, ni regrets –, c'est en effet se retrouver démuné de tout repère. Théophila sait, comme Odette, Stéphanie, Joséphine, Matilda, engagées elles aussi dans cette politique de réconciliation, que les tueurs ne supportent pas leur survie. Elles doivent revivre aux côtés de ceux qui non seulement ont voulu les exterminer, mais n'admettent pas leur existence. Beaucoup de ces anciens génocidaires attendent de « finir le travail », un jour prochain. La désespérance du rescapé, déjà incommensurable, confine donc désormais à la folie : en lui imposant cette épreuve du refus des tueurs de demander pardon, on lui impose la violence d'entretenir le génocide, on le condamne définitivement à le vivre, et lui qui n'était déjà plus un humain comme les autres se voit alors retirer à jamais toute possibilité de le redevenir.

Écoutons Théophila :

Il faut que les tueurs reconnaissent ce qu'ils ont fait. Qu'ils nous disent – mais ça, c'est un grand, grand travail –, comment ils ont commis ces crimes et que des scientifiques, des chercheurs, des criminologues puissent faire des études pour savoir comment un être humain peut faire « ça » et pour prévenir l'avenir. Le *Gacaca* ne doit pas seulement se limiter à nous révéler la vérité : on veut

aussi savoir comment un être humain a pu imaginer faire des choses pareilles et, ainsi, nous mettre en garde pour la suite. Qu'on puisse nous dire, après : « Faites attention si untel manifeste des signes pareils... », pour que ça ne se reproduise plus. Tout ce cheminement, qu'ils nous l'expliquent, ça va sans doute aider le pays à savoir prévenir. Aider aussi à accompagner ces tueurs vers le regret, vers l'humanité.

Nous voudrions bien vraiment que... (*la voix faiblit*) que cette douleur parte. Mais elle ne va pas partir, c'est sûr ; elle reste en nous.

Puis, comme mot de la non-fin, presque quinze ans après 1994, elle ajoute :

C'est dur car je me pose souvent cette question : est-ce qu'eux vont penser comme je pense ? Est-ce qu'eux peuvent seulement concevoir que je ne veux plus être dans la haine, même si on a décimé ma famille ? Que notre société peut changer si elle veut ? Non, ils sont persuadés qu'on ne veut que « les punir ». Pourtant, ce qu'on leur propose, c'est une bonne base pour reconstruire. Si au moins ils pouvaient aller jusqu'au bout de ce travail... (*Silence*) C'est peut-être une question de temps, les choses progresseront peu à peu... Je l'espère. Parce que l'ampleur du génocide, c'est maintenant que je la vois réellement.

De l'expérience du Rwanda, j'ai appris à ne plus me demander comment j'aurais agi, comment j'aurais réagi dans cette situation et si j'aurais pu survivre.

Des rencontres avec les rescapés de ce génocide, j'ai appris que nous ne pouvons rien savoir d'avance. Si demain, à leur tour, les victimes devenaient amORALES, en quoi cela déconsidérerait-il à nos yeux leur vécu antérieur ? Puisqu'un génocide ne rend pas meilleur. Même si certains au Rwanda, comme Théophila, tentent de le croire. Pour ne pas avoir à sombrer.